

Action de grâces pour Pascal

par le Pasteur A. MAILLOT

C'est en Jésus-Christ qu'ont été créées toutes choses, celles qui sont dans les cieux et sur la terre, les visibles et les invisibles, trônes, dignités, dominations, autorités. Tout a été créé *par Lui* et *pour Lui*.

« **I**L est injuste qu'on s'attache à moi, quoiqu'on le fasse avec plaisir et volontairement. Je tromperais ceux à qui j'en ferais naître le désir, car je ne suis la fin de personne et n'ai de quoi les satisfaire. Ne suis-je pas prêt à mourir ? Et ainsi l'objet de leur attachement mourra. Donc je serais coupable de faire croire une fausseté, quoique je la persuadasse doucement et qu'on la crût avec plaisir et qu'en cela on me fit plaisir; de même je suis coupable de me faire aimer. Et si j'attire les gens à s'attacher à moi, je dois avertir ceux qui seraient prêts à consentir au mensonge qu'ils ne le doivent pas croire, quelque avantage qui m'en revînt; et de même qu'ils ne doivent pas s'attacher à moi. *Car il faut qu'ils passent leur vie et leurs soins à plaire à Dieu ou à le chercher.* »

C'est Pascal lui-même qui va nous donner dès le départ les limites d'un tel culte et de cette prédication. C'est lui-même qui va nous ordonner de détourner nos regards de sa personne, de ses œuvres (et par là même de nous-mêmes), pour vraiment regarder ailleurs « à celui à qui il faut plaire ou qu'il faut chercher ». Et puis-je dire, par amour pour la Vérité qui semblait, toujours à Pascal, la plus grande des vertus chrétiennes, que je crains fort que son « Tricentenaire » ne l'énerve, là où il est, et ne l'amène à terminer sa *XIX^e Pro-*

vinciale, dans ce style qui lui était propre, et où comme dans les autres tout d'abord il récuserait pas mal des propos qui lui seront prêtés, et ensuite où il rappellerait à *tous* que son œuvre, toute son œuvre, ne se voit bien, ne se comprend bien qu'à partir d'un point indivisible qui en est le véritable lieu. Et ce point indivisible, c'est Jésus-Christ!

A ceux qui n'en seraient pas encore persuadés, qui ne comprendraient pas encore qu'une louange quelconque de Pascal, une vénération, ou même une admiration, ou un colloque, une exposition, un culte qui n'aboutiraient pas à un amour renouvelé ou naissant pour Jésus-Christ, seraient désavoués par Pascal lui-même, rejetés avec violence, je citerai un extrait de lettre à sa propre sœur, M^{me} Périer, qui avait dû lui faire part d'une grande reconnaissance pour ce que son frère lui avait appris (j'abrège) :

« Je ne me souviens point de t'en avoir parlé... Et de plus, quand cela serait vrai, je craindrais que tu ne l'eusses retenu humainement, si tu n'avais oublié la personne dont tu l'avais appris, pour ne te ressouvenir que de Dieu, qui peut *seul* te l'avoir véritablement enseigné. Si tu t'en souviens comme d'une bonne chose, tu ne saurais penser le tenir d'aucun autre, puisque ni toi ni les autres ne le peuvent apprendre que de Dieu *seul*... »

« Car comme l'ange refusa les adorations d'un saint serviteur, nous te dirons, en te priant de n'user plus de ces termes d'une reconnaissance humaine, que tu te gardes de nous faire de pareils compliments parce que nous sommes disciples comme toi... »

Il est difficile d'être plus clair! Pascal, aussi grand soit-il, est un disciple, et il entend que ce soit vers son seul Maître que nos regards et nos vies se dirigent. Il entend que toute gloire, toute reconnaissance, tout merci soient rendus à Jésus-Christ et Jésus-Christ seulement. C'est pourquoi ce culte n'est ni un culte en mémoire de Pascal, ni l'expression de notre reconnaissance envers lui, ni un panégyrique, mais l'action de grâces envers Celui qui nous envoie de tels serviteurs, Celui qui dans son infatigable fidélité ne laisse jamais son église sans ces prophètes qui viennent lui rappeler le chemin de la fidélité quand elle s'en écarte.

Mais il me faut encore régler un point préliminaire qui vous tracasse sans doute. Pascal n'était pas un protestant, et s'il eut de sévères démêlés avec l'Église catholique romaine de son temps, il n'en reste pas moins qu'il voulut être, à sa manière, un catholique fidèle et il le fut. Et il ne peut être question de procéder à un rapt

ou une mystification. Laissons-le être celui qu'il a voulu être. Mais cela n'empêche nullement que son message puisse être aussi pour nous, que les questions qu'il pose nous soient aussi posées, et surtout que le seul Seigneur qu'il a voulu servir soit aussi notre Seigneur. Dans l'Ancien Testament, il est arrivé qu'un homme natif du Royaume du Sud soit aussi prophète du Royaume du Nord. Et ce n'était ni sa naissance ni son appartenance qui disqualifiaient son message et qui devaient empêcher les Israélites du Nord de rendre grâces pour le prophète que Dieu leur envoyait, ce prophète fût-il natif du Sud. De même pour Pascal. Il a beaucoup de choses à nous dire, peu importe si parfois elles sont dures à entendre. J'ajouterai seulement que si tout le monde voulait vraiment, les entendre, c'est-à-dire *tous* les chrétiens de *toutes* les Églises et vraiment *tout* entendre depuis ses lettres jusqu'aux *Pensées*, en passant par les *Écrits sur la Grâce* et *Les Provinciales*, alors cette fameuse Unité de l'Église, dont on parle tant et souvent si mal à propos, aurait fait un grand pas. Car le message de Pascal est avant tout une christologie et c'est à ce plan que l'Unité se fera ou ne se fera pas.

Je pourrais ici vous accabler de citations : je me contenterai des principales :

Jésus-Christ est l'objet de tout et le centre où tout tend.

Qui le connaît connaît la raison de toutes choses...

Cette reconnaissance (de Dieu, de la Trinité, immortalité de l'Âme) sans Jésus-Christ est inutile et stérile. (Le monde) ne subsiste que par Jésus-Christ et pour Jésus-Christ (cf. notre texte).

Et enfin la plus importante :

Non seulement nous ne connaissons Dieu que par Jésus-Christ, mais nous ne nous connaissons nous-mêmes que par Jésus-Christ. Nous ne connaissons la vie, la mort que par Jésus-Christ. Hors de Jésus-Christ, nous ne savons ce que c'est, ni que notre vie, ni que notre mort, ni que Dieu, ni que nous-mêmes.

Ainsi, « *sans l'Écriture*, qui n'a que Jésus-Christ pour objet, nous ne connaissons rien et ne voyons qu'obscurité et confusion dans la nature de Dieu et dans la propre nature » (1 Cor.).

Et c'est à partir de ce point indivisible, le Christ des Écritures, que va se dérouler la pensée pascalienne et se développer son message. Mais non point sur un plan strictement intellectuel, mais vraiment existentiel, total. C'est là que va naître l'assurance pascalienne, faite d'humilité et de certitude consolée. Et c'est là que

nous avons beaucoup à apprendre. Vous me pardonnerez de sèches énumérations, mais d'un côté un sermon ne peut avoir les dimensions d'un livre, et d'un autre côté, l'ascèse de lecture à laquelle m'a soumis le tricentenaire m'a appris que pour la plupart nous le connaissons bien mal et par là même nous ne profitons guère des trésors que Dieu nous a fait parvenir par lui. Humilité et certitude consolée, oui ! Car connaître Dieu et ne le connaître que par Jésus-Christ, c'est à la fois perdre la peur qui saisit l'homme qui se trouverait devant l'Infini, non plus l'infini physique ou mathématique, mais l'Infini métaphysique dont les profondeurs sont encore plus effrayantes que les espaces intersidéraux.

Mais c'est aussi perdre la « superbe », l'orgueil de ceux qui avec leur raison, pourtant brisée devant l'infinitude physique, croient saisir, cerner, et désarticuler Dieu dans son infini mystère.

Oui, d'un côté, il a fallu que le Dieu infini s'incarne dans une personne finie, et cela doit briser toute intelligence autonome, qui croirait pouvoir d'elle-même aller à la rencontre de Dieu, et d'un autre côté, le Dieu infini a voulu se limiter (et pleinement se donner) dans une personne finie, et dès lors on se trouve devant l'amour infini d'autant plus éclatant, plus persuasif qu'il est incarné dans cette personne qui est Jésus de Nazareth.

Mais encore humilité et certitude de connaître l'homme en Jésus-Christ et en Jésus-Christ seulement. Là encore, c'est aussitôt perdre la peur et tout d'abord la plus terrible des peurs, celle de l'absurde. La peur que l'homme, et par là même ma vie n'aient aucun sens, qu'ils ne viennent de nulle part pour déboucher dans le néant. La peur que l'homme ne soit un « quelque chose » égaré entre deux riens. Car voir l'homme en Jésus-Christ c'est aussi voir son origine et sa fin, voir qu'il a été créé *par* lui et *pour* lui. La connaissance de Dieu en Christ exorcisait la peur de l'infini en remplaçant ce dernier par Jésus-Christ. La connaissance de l'homme en Christ exorcise la peur du néant en le remplaçant par Jésus-Christ.

A mon départ, il y a Jésus-Christ, à ma fin, il y a Jésus-Christ. Et c'est pourquoi je puis réellement vivre avec une pleine conscience de moi-même. *En* Jésus-Christ. En m'attachant à Lui, je découvre ma cause et ma fin, et aussi le secret de tout ce que je suis aujourd'hui. Selon la parole prophétique de Pilate, Jésus-Christ est l'homme, l'homme vrai, et pour me connaître vraiment, pleinement, il ne s'agit pas de scruter les plates profondeurs de ma per-

sonne, ou de mon âme, mais de scruter, sans relâche ni repos, le Christ des Écritures, pour voir en lui la miséricorde actuelle de Dieu et le sort qui m'est promis.

Mais connaître l'homme en Christ, c'est aussi et encore perdre sa superbe, apercevoir que si des créatures peuvent réclamer notre respect, aucune et surtout pas celle que je suis moi-même ne peut réclamer notre amour. Car en moi-même je ne suis rien, je ne suis quelqu'un que dans la mesure où je suis par, pour et en Jésus-Christ.

En Jésus-Christ je puis connaître la grandeur et l'élection de l'homme sans orgueil et je puis connaître sa déchéance sans désespoir.

Mais encore en Jésus-Christ, je connais vraiment et les autres et le monde. Relevons cette pensée laconique, mais combien lumineuse :

Considérer Jésus-Christ en toutes les personnes...

Car Il est par sa gloire tout ce qu'il y a de grandeur, et par sa vie mortelle tout ce qu'il y a de chétif et d'abject.

Oui, voir les grands en Christ, pour les voir sans complexe ni crainte, en sachant qu'ils n'ont rien qu'ils ne tiennent de Dieu. Les voir avec cette souveraine liberté d'un enfant de Dieu qui en regarde un autre. Voir les petits dans l'infinie lumière de Celui qui a voulu être un petit. Découvrir dans ceux que le monde rejette la condition même que le Christ a adoptée. Et si tout à l'heure Jésus-Christ me faisait échapper au désespoir et à l'orgueil, il me sort maintenant de la servilité et du mépris. Accédant par Jésus-Christ à la liberté, j'accède à la charité, mais réciproquement accédant à la charité, j'accède à la liberté.

Pendant, c'est sans doute à l'égard du monde, monde physique que Pascal a le plus étudié ou développé ce qu'on peut appeler sa christologie. Et cette fois il s'agit de bien comprendre; Pascal n'a pas cru comme on a pu le croire, au Moyen Age, qu'il y avait une mathématique chrétienne, une physique chrétienne, pas plus qu'il ne croyait à une philosophie chrétienne. Mais à mon avis, il a découvert trois choses :

a) C'est que si Dieu s'est donné à nous dans ce monde, alors vraiment *tout* est à nous et nous ne sommes qu'à Christ.

b) Par là même, ce monde où Dieu s'est incarné et a vécu, non

seulement appartient à l'homme, mais est intéressant et digne de sa recherche, quoique totalement indigne de son amour.

c) Le chrétien est finalement le seul qui puisse l'étudier et l'explorer sans chercher à prouver quoi que ce soit. Il connaît la cause, la fin, le pourquoi, le comment et il sait qu'il ne les trouvera pas dans ce monde lui-même. Et alors gratuitement, sans arrière-pensée, guidé par sa seule curiosité, il l'examine. Certes, parfois, il découvre ce qu'on pourrait appeler des résonances, mais il sait que seule l'oreille de celui qui a entendu la voix de Dieu pourra les reconnaître, il y voit ce qu'il appellera des figures ou des images, mais seul l'œil qui a reconnu Jésus-Christ saura s'y retrouver. Et ce n'est pas un des moindres intérêts de Pascal aujourd'hui où certains, sous le couvert d'une pseudo-objectivité scientifique, infléchissent toutes les découvertes de l'homme, soit à nouveau pour nous faire retrouver Dieu au bout d'un squelette de dinosaure, soit pour nous prouver infailliblement la véracité de leur système.

Pascal renouait ainsi avec la tradition israélite découvrant simultanément la petitesse de l'homme dans ce monde, mais aussi son infinie grandeur. A-t-on assez remarqué que dans certains passages Pascal ne fait que commenter le Psaume VIII qui, s'il s'étonne de la petitesse de l'homme n'en affirme pas moins que tout en ce monde est sous ses pieds et qu'ainsi il n'y a ici-bas aucun domaine interdit à la raison et à la science humaines ?

Il renouait avec Jésus-Christ brisant un à un les tabous qui tenaient la pensée humaine captive dans des interdictions. Il renouait avec saint Paul qui lui aussi menait la chasse aux interdits et aux tabous pour faire accéder l'homme à la totale dignité d'enfant de Dieu à qui tout appartient.

Il faut le dire fortement; une foi chrétienne réelle ouvre toutes grandes les portes d'une science sérieuse et libre. Non pas en ce sens que tous les catéchumènes vont finir agrégés de physique, mais que le chrétien qui le désire peut joyeusement, paisiblement faire de la physique, car contrairement à l'Église médiévale ou à celle du XIX^e siècle, il n'y cherchera pas ce qui n'est pas à découvrir.

Mais je relèverai encore quelques conséquences de cette christologie. Tout d'abord que la foi concerne l'existence tout entière. En effet, en s'attachant à l'Incarnation, au Fils de Dieu devenu homme, vraiment tout homme et vraiment tout l'homme, Pascal découvre que c'est vraiment tout l'homme qui doit s'attacher à

Jésus-Christ. Avec son *cœur*, comme il le disait, et là encore, il retrouvait le sens hébraïque, le sens de la totalité de l'homme. Ame, corps, esprit, pensée. Et à nous protestants, trop tentés de voir en l'homme une pure intelligence, ou une seule spiritualité ou intériorité, il vient nous rappeler l'utilité des gestes et qu'il faut aussi aimer Dieu avec ses mains, quitte à pester deux pages plus loin contre ceux pour qui la religion n'est plus que geste ou pratique ou superstition (Laf., 680).

Mais surtout je relèverai un point où il me semble qu'il fut le plus mal compris. Tel professeur ou telle introduction à Pascal ne craignent pas d'affirmer avec une troublante certitude que Pascal ne vaut que pour les « âmes d'exception », les saints (avec un contresens biblique d'ailleurs) et qu'ainsi ses adversaires n'avaient pas tort en voulant mettre la foi chrétienne à la portée du plus grand nombre et en adoucissant pour y parvenir certaines exigences de la foi chrétienne primitive. Ici il faudrait relire toutes *Les Provinciales*, et ceux qui tiennent de tels raisonnements devraient s'apercevoir ou qu'ils sont à l'opposé de la pensée de Pascal, ou qu'ils doivent réviser leur point de vue. De toute manière, ils auraient mérité « l'apostrophe cinglante des *Pensées* » : « Ils ont voulu joindre Dieu au monde et n'ont gagné que le mépris de Dieu et du monde. »

Car pour Pascal la jonction Dieu-monde a été faite et bien faite une fois pour toutes en Jésus-Christ. Et il n'y a rien à ajouter ou retrancher ni changer. En Christ Dieu a vraiment rejoint tout homme et tout l'homme est en Jésus-Christ tout homme (et pas seulement l'élite) et tout l'homme peut rejoindre Dieu.

Il n'y a pas d'autre chemin, d'autre jonction. Tout essai de faire rejoindre Dieu et l'homme autrement, par une morale accommodante, ou à l'aide de tout un attirail de saints et de saintes, pour faciliter la tâche de l'homme, ne peut être qu'une triste et terrible copie de l'Incarnation. Mais ce n'est pas au nom seul de la Vérité (règle et fin dernière des choses) que Pascal se bat, c'est parce qu'il a discerné que là, la Vérité se confond avec la charité. Écoutez cet extraordinaire passage (qui vise les « accommodements »).

« Des pécheurs purifiés sans pénitence, des justes sanctifiés sans charité, tous les chrétiens, *sans la grâce du Christ*, Dieu sans pouvoir sur la volonté des hommes, une prédestination sans mystère, un *Rédempteur sans certitude*. »

Il a admirablement compris qu'en voulant faciliter la tâche aux

chrétiens infantiles, en voulant les faire entrer dans le Royaume avec une foi tronquée, on leur faisait perdre la certitude et quand il se fâche ce n'est pas tant parce que l'Église ouvre ses portes à n'importe qui, et n'importe comment, mais parce que ceux qui y rentrent de cette manière n'entrent pas dans le Royaume de la certitude. S'il veut des chrétiens à part entière, ce n'est pas au nom d'une exigence morale abstraite, c'est pour que ces chrétiens aient une joie entière, une certitude totale. Ce n'est pas, répétons-le, pour opposer à une morale facile une morale exigeante, ni même à une morale infidèle à l'Évangile une morale fidèle, mais c'est parce que d'un côté il y a le salut de Dieu, et de l'autre des efforts humains, d'un côté la grâce divine, de l'autre le monde et son refus de la grâce, d'un côté la paix et de l'autre la peur. Pascal s'est aperçu que si l'on remplace le salut éblouissant et sans partage par une morale, fût-elle la plus accommodante, la plus prévoyante, c'en est fait de la paix et de la joie des chrétiens. C'est pourquoi pour lui il n'y a finalement que deux sortes de gens. Ceux qui croient et ceux qui ne croient pas, et ceci sans échelons intermédiaires ou zone de passage.

« Il n'y a que deux sortes d'hommes : les uns, justes, qui se croient pécheurs, et les autres, pécheurs, qui se croient justes. »

Et dès lors la foi ne se dose pas, pas plus que ne se soupèse la rencontre de l'homme et de Jésus-Christ. Même petite, elle est entière et reçoit tout de l'entière grâce du Christ. Si bien que toute la personne de Jésus-Christ est pour tout croyant et tout l'Évangile est pour lui. Et parmi les enfants de Dieu, il n'y a pas une élite à qui serait réservée la totalité des mystères de Dieu, et une masse qui devrait se contenter d'une foi demi-chrétienne, demi-païenne, et d'un Dieu, mi-Dieu, mi-démon, mais l'unique famille des « justes » qui se croient pécheurs.

Et là, en tant que protestants, nous ne pouvons que nous réjouir, mais ce sera aussitôt pour être appelés à plus de vigilance, et être plus christologiques encore, car sur un point Pascal s'est trompé, c'est de croire qu'en joignant Dieu et le monde, on gagnait seulement le mépris du monde.

Il n'a pas vu que c'est cela que le monde cherche (quitte à mépriser ceux qui lui proposent) : une jonction de Dieu, et du monde, où la foi ne soit plus nécessaire et où finalement Jésus-Christ soit arrangé à la manière païenne ou escamoté. Et il faut bien le dire, c'est la tentation continuelle de toute Église, de se faire

au monde et se plier à ce qu'il désire plutôt que de lui annoncer Celui qui l'a trouvé et sauvé, c'est la tentation continuelle parce que c'est celle du succès et de la réussite. Et nous n'en sommes pas indemnes.

Vous comprendrez qu'il ne peut être question que de rendre grâces à Dieu, car si c'est par le moyen d'un homme qu'Il nous rappelle à l'ordre et nous enseigne, cependant nous y avons découvert que « nous ne le pouvons apprendre que de Dieu seul ». Nous sommes disciples, tous ensemble, rien que des disciples, des disciples qui louent ensemble leur seul Seigneur pour sa fidélité inlassable et son amour permanent.

Amen !